

Photographier l'absence ?

Jacqueline Boniface

Maître de conférences en philosophie, université de Nice

Les lieux que photographie Camille Ayme sont des territoires désertés.

Villes abandonnées, rendues à la nature, parkings déserts, piscines vidées, immeubles inhabités, carcasses de voitures empilées en une improbable figure...

Le paradoxe est que ces lieux, vides de toute présence humaine, évoquent celle-ci plus encore que ne le ferait une foule. Abandonnés, livrés à eux-mêmes, ces lieux se sont chargés de la présence disparue. Ils nous disent que l'absence est, paradoxalement, un trop-plein. Salton Sea est exemplairement un de ces lieux. Lorsqu'en 1907 l'eau de la rivière Colorado s'est déversée dans le Salton Sink (dont l'altitude est de moins 67 mètres), on crut que l'eau s'évaporerait rapidement. Il n'en fut rien et dans les années 1960, les Angelinos fortunés firent des rives de ce lac salé emprisonné dans le désert californien – et dont la taille est deux fois celle du lac Léman – une station balnéaire à la mode. Après l'âge d'or des années 1960, les inondations catastrophiques des années 1980, les mystérieux décès de millions de poissons, les rumeurs de pollution, les berges de Salton Sea ont été désertées. Salton Sea est devenu un de ces territoires abandonnés, dont quelques vestiges, emprisonnés dans le sel (poteaux électriques, routes...) rappellent un passé glorieux. Ces vestiges, véritables reliques, disent à la fois, dans un illusoire compromis, la disparition d'un monde et la négation de cette disparition, comme en témoignent les quelques centaines de personnes qui vivent encore sur les lieux, ne voulant ou ne pouvant se résoudre à renoncer à leur eldorado. Mais plus encore que ces « survivants », ce sont les lieux eux-mêmes qui ont recueilli la mémoire d'une vie passée, d'un monde disparu.

On pense ici au livre de Bioy Casares, *L'Invention de Morel*¹. Cette fiction reprend à son compte la croyance de certains peuples selon laquelle l'image a le pouvoir de ravir la vie de son modèle. Dans ce roman paru en 1940, un fugitif échoué sur une île déserte découvre la présence d'un groupe de personnages qui se révèlent n'être que les images d'anciens touristes venus passer des vacances sur l'île. Ces images, qui parcourent le paysage, figées dans un discours éternel, se répètent indéfiniment. Le fugitif découvrira finalement la machine de Morel. Cette machine, capable de restituer toutes les faces de la réalité, jusqu'à l'âme des personnages, a été inventée par Morel afin de pouvoir vivre dans l'éternité avec la femme qu'il aime, au prix de la vie de tous.

Ce n'est pas l'image mais le lieu qui, ici, a capté la vie de ses habitants disparus. De plus, ce lieu lui-même semble voué à la disparition. Les photographies surexposées que présente Camille Ayme de ces lieux hantés par une vie disparue restituent quelque chose de cette double disparition. Si l'eau de ce lac ne s'est pas évaporée, c'est le paysage lui-même, tel que nous le montre Camille Ayme, qui semble avoir entamé un processus d'évaporation. Lumières, couleurs bleutées donnent aux objets, au ciel même, un aspect liquide, l'aspect d'une eau salée en cours d'évaporation, cette lueur scintillante du sel. Le point focal de ces photographies est lui-même dilué dans le paysage. L'opposition nature/culture ne joue plus, a été pervertie, s'est elle-même

diluée ; les caravanes se fondent dans leur entourage. La force d'attraction de cette dilution du paysage dans l'élément marin est telle que même lorsqu'un objet insolite est placé en premier plan, il ne se détache pas vraiment du fond qui l'environne mais, enveloppé lui-même dans une pellicule de sel, en est partie intégrante. Pourtant toute cette dilution, ce processus de disparition, d'évaporation qui nous est donné à voir s'accompagne d'une impression de présence, on pourrait même dire de *surprésence*, comme on parle de *surréal* pour exprimer la conviction de réalité qui accompagne certains rêves •

1. BIOY CASARES, Adolfo, *L'Invention de Morel*, 1940, trad. fr. Laffont, 1976.

Salton Sea, un paradis déchu

Célia Forget

Anthropologue et coordinatrice scientifique du Centre interuniversitaire de recherche sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) à l'université de Laval (Canada)

« Il vous suffit de venir une seule fois à Salton Sea, de voir les oiseaux, de voir la tranquillité, pour devenir un défenseur et non quelqu'un qui ne veut pas sauver cette mer. Ça ne prend qu'un seul voyage¹. »

Salton Sea est un lieu qui ne se décrit pas mais qui se vit. À une époque considérée comme le nouvel eldorado, il n'est aujourd'hui qu'un vague souvenir pour grand nombre de Californiens et totalement méconnu du reste de l'Amérique. Son histoire mérite pourtant d'être connue, ne serait-ce que pour témoigner d'un lieu où la survie est une préoccupation quotidienne.

Situé dans le sud-est de la Californie, dans le désert du Colorado entre Palm Spring et El Centro, Salton Sea est un lac, le plus grand de l'État, se trouvant à 67 mètres au-dessous du niveau de la mer, à quelques mètres seulement du point le plus bas, situé dans la vallée de la Mort. À l'origine, le bassin dans lequel se trouve Salton Sea s'étendait jusqu'au golfe de Californie. Ce n'est que par le limon accumulé sur les rives de la rivière Colorado qu'une séparation a pu se faire et créer ainsi, au fil des siècles, différents lacs qui se formaient puis s'asséchaient, le dernier en date étant le lac Cahuilla. Alors que le bassin était vide, des erreurs d'ingénierie liés à des travaux d'irrigation réalisés à la suite d'une crue historique de la rivière Colorado à la fin du ^{xix}^e siècle et d'inondations survenues dans la région au début du ^{xx}^e siècle ont permis la formation entre 1905 et 1907 de ce qui est aujourd'hui nommé *Salton Sea*.

Depuis sa formation jusqu'aux années 1930, le niveau d'eau a diminué mais s'est stabilisé avec les activités agricoles alentour. C'est alors que Salton Sea devenait un lieu de villégiature, principalement dans les années 1950-1960, un lieu de pêche et une réserve d'oiseaux regroupant plus de 400 espèces différentes. Il n'en fallait pas plus pour attirer les Californiens dans cet endroit considéré à l'époque comme idyllique. Les Angelinos accouraient en grand nombre à Bombay Beach, Salton City et autres petites villes nées sur les berges du lac, pour vaquer à leurs activités nautiques et récréatives. Mais peu à peu le lieu a perdu de sa superbe et dans les années 1980, plusieurs industries et particuliers l'ont délaissé à la suite de montées d'eau empiétant sur le littoral puis d'un assèchement progressif, laissant derrière eux les traces matérielles de leur passage. Aujourd'hui, Salton Sea n'attire plus que quelques touristes de passage, photographes, artistes ou ornithologues qui se mêlent à la centaine de résidents locaux et aux militants qui tentent de sauver le lac voué à disparaître si laissé en l'état. Pour ces derniers rescapés, ce lieu reste leur petit paradis.

Une survie quotidienne

Ce sont ces quelques résidents qui sont au cœur d'une recherche anthropologique que je mène² et qui rejoignent les photographies de Camille Ayme. En effet, si l'homme est physiquement absent des photographies de l'artiste, il n'en demeure pas moins l'ultime sujet. Quelle trace l'homme laisse-t-il de son passage ? comment fait-il pour vivre dans un lieu aussi hostile ? comment se l'approprie-t-il ? quel est le combat qui

existe entre la nature et lui ? Tant de questions qui émanent de ces photographies et qui méritent quelques éclaircissements.

Un terrain ethnographique réalisé à Slab City, à quelques kilomètres de Niland et de Salton Sea, toujours dans le désert du Colorado, m'a permis de découvrir un lieu de vie, extrême, qu'avaient choisi ces personnes. Dans ce coin reculé, on les appelle les *Slabbers*. L'hiver, ils côtoient des milliers de « snowbirds » qui descendent dans ce désert avec leur camping-car ou leur caravane afin d'échapper aux rigueurs de l'hiver et qui repartent dès le printemps venu vers des lieux plus cléments. L'été, seuls les *Slabbers* demeurent sur place et bravent des températures avoisinant les 50 degrés, à l'instar des autres résidents de Salton Sea.

À Slab City, contrairement aux petites villes sur les berges de Salton Sea, il n'y a aucun accès à l'eau ni à l'électricité. Les résidents doivent se rendre à Niland pour s'approvisionner en eau et ils doivent faire preuve de débrouillardise pour se procurer de l'électricité en construisant par exemple des éoliennes à l'aide de matériaux trouvés ici et là. Le « bricolage » est entendu par Claude Levi-Strauss comme une manière de parler avec les choses et au moyen des choses pour raconter, par les choix que le bricoleur opère entre des possibles limités, le caractère et la vie de son auteur. Ce bricolage est ici primordial à la survie de ces résidents. Un *Slabber* a ainsi eu l'idée de creuser une douche à proximité d'une source d'eau chaude naturelle pour permettre aux habitants de se laver ; un autre a peint en noir des bidons remplis d'eau qu'ils exposent la journée au soleil afin d'avoir de l'eau chaude en soirée.

Sur les photographies de Camille Ayme, ce bricolage est également perceptible. Des objets recyclés trouvent une seconde vie car il n'est ici aucunement question d'esthétisme mais d'utilité. Des tonneaux servent de réserve en eau potable ou de douche. Tout objet de métal peut être transformé en antenne de télévision ou de radio. Tous les résidents font ainsi preuve d'imagination pour agrémenter leur quotidien.

L'été, pour se rafraîchir, la majorité des *Slabbers* se baigne plusieurs fois par jour dans le canal Coachella, plus proche que Salton Sea, et nombreux sont ceux qui optent pour une nuit sur le toit de leur habitat afin d'éviter les serpents à sonnette qui se fauillent à l'intérieur des demeures. Ici, tout est question de survie et le moindre faux pas peut être fatal. Malgré cette hostilité environnementale, tous trouvent une manière de vivre et d'habiter un espace sauvage dans lequel la vie humaine est normalement compromise. Ils aiment ce lieu qu'ils ont appris à apprivoiser et n'ont pas l'intention de le quitter.

Faire corps avec le territoire

Tout nouveau venu à Salton Sea ou dans les environs doit porter son regard plus loin que sur les meurtrissures visibles de ce paysage pour saisir la beauté et le charme de ce lieu. En se contentant de voir la sécheresse environnante, les détritrus de tôle encastrés dans le sol, le délabrement des installations, il passe à côté d'un lieu investi par une communauté qui a décidé de faire sien ce territoire.

L'exemple de Leonard Knight est des plus criants. Né en 1931, il passera la plus grande partie de sa vie à transmettre son amour pour Dieu. En 1984, alors qu'il visite Slab City, il décide de bâtir une stèle et d'y inscrire plusieurs versets bibliques. Sa simple stèle prendra alors des allures de monument, et quelques années plus tard deviendra une véritable montagne artistique nommée *Salvation Mountain*. Pendant vingt-neuf ans, Leonard Knight vit dans son camion stationné en avant de cette montagne et consacre chacune de ses journées à la construction et à la restauration de celle-ci composée de ciment, de paille, de sable et de peinture. Slab City

est certainement l'une des seules propriétés territoriales du gouvernement américain où une telle liberté a été autorisée. De tous les résidents de Salton Sea, Leonard Knight est celui qui s'est le plus approprié le territoire, l'a transformé et a laissé une empreinte indélébile de son passage. Pour des raisons de santé, Leonard Knight ne séjourne plus au pied de Salvation Mountain depuis un an, mais c'est toute une communauté de *Slabbers*, résidents de Salton Sea et autres bénévoles qui ont pris le relais pour poursuivre la quête, non pas religieuse, mais artistique et rassembleuse qu'il avait entreprise. Cet esprit communautaire transparait également par les réalisations que certains habitants ont produites collectivement. C'est le cas à Slab City de la scène de spectacle, *The Range*, composée uniquement d'objets trouvés dans le désert et qui est devenue non seulement un lieu de rassemblement et d'expression important pour les *Slabbers*, mais pour toute la communauté locale. Il en va de même pour la bibliothèque de Slab City, the *Lizard Tree Library*, construite de la même manière que *The Range*, et qui fonctionne grâce aux dons et échanges de livres. Malgré un environnement initialement dépourvu de toute installation, les habitants ont su s'organiser et bâtir un cadre de vie plus agréable pour tous.

Cette inscription territoriale démontre les efforts de l'homme pour apprivoiser un environnement hostile et lui permettre de vivre en harmonie avec celui-ci. D'autres résidents le font de manière plus modeste, mais tout aussi éloquente, en investissant l'espace autour duquel est stationnée leur maison mobile ou leur caravane. Délimiter sa propriété par des pierres, grillages ou autre, démontre la volonté du résident de s'approprier un territoire qui pourtant ne lui appartient pas.

Autre exemple, la boîte aux lettres. Si sa présence est normalement anodine dans tout quartier résidentiel, elle prend une tout autre importance à Salton Sea et ses environs. En effet, elle témoigne de l'appropriation par l'homme d'un territoire extrême, initialement réfractaire à l'occupation humaine. À Slab City, il y a encore peu de temps, les chemins de terre permettant de rejoindre les habitations éparpillées au milieu du désert ne portaient aucun nom et les résidents n'avaient aucunement l'intention de changer cela. Ils appréciaient ne pas pouvoir être trouvés par les étrangers du lieu. Mais pour faciliter l'accès aux ambulanciers à la suite d'urgences médicales, une toponymie est apparue, marquant ainsi ce territoire. Le *Slabber* a alors eu accès à une adresse et donc à une identification territoriale qui participe à sa connaissance des autres résidents et à sa reconnaissance par les autres résidents. Olivier Lazzarotti rappelle que l'adresse est « l'une des voies, peut-être même la plus courante, qui situe et articule les hommes non seulement dans les lieux, mais aussi dans le monde et participe à la définition de leur identité » (2006, p. 108).

Plusieurs résidents de Slab City et Salton Sea sont conscients que leur identification territoriale n'est possible qu'en ce lieu ; ailleurs, ils n'auraient pas accès à un logement, faute de revenus financiers, et par conséquence pas à une adresse. Il leur manquerait donc une pièce de leur identité, celle marquée par un lieu. Slab City, tout comme Salton Sea, marque également pour certains résidents la fin de la route. C'est ici qu'ils souhaitent mourir. Leur dernière volonté est alors d'avoir leurs cendres jetées ou leur corps enterré au milieu de ce désert³. Il n'est dans ce cas plus question d'appropriation du territoire mais d'appropriation *par* le territoire de leur corps. Leur destin est ainsi lié à jamais à ce lieu, quel que soit son avenir.

La région de Salton Sea offre donc un univers de possibles pour ces résidents qui y ont trouvé refuge et qui le considèrent comme un paradis... mais un paradis déchu dont la survie ne tient qu'à la ténacité d'une communauté qui croit encore au potentiel de ce territoire ●

Références

FORGET, Célia, *Vivre sur la route, les nouveaux nomades nord-américains*, Liber, Carrefours Anthropologiques, 2012.
FORGET, Célia, « Slab City : du bidonville américain au paradis perdu », dans *Les Cahiers de géographie du Québec*, Géographie de la violence, décembre 2009, vol. 53, n°150.
LAZZAROTTI, Olivier, *Habiter la condition géographique*, Paris, Belin, 2006.
LEVI-STRAUSS, Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
METZLER, Chris ; SPRINGER, Jeff, *Plagues and Pleasures on Salton Sea*, États-Unis, Tilapia Film, 2004.
ROSI, Gianfranco, *Below Sea Level*, États-Unis/Italie, 21 One Productions, 2008.

1. Citation traduite en français par un résident de Salton Sea (Metzler and Springer, 2004).
2. Recherche anthropologique sur les nouveaux nomades nord-américains qui ont décidé de prendre la route, de vivre à l'année dans leur camping-car ou leur caravane et de s'installer dans des lieux tels que Salton Sea (Forget, 2012).
3. Dans le film *Below Sea Level*, de Gianfranco Rosi, tourné à Slab City, deux *Slabbers* prient et lancent les cendres de leur ami décédé. Sur place, j'ai également pu voir plusieurs tombes d'anciens *Slabbers* creusées aux endroits souhaités par les défunts.